

ESSAI SUR LES ORIGINES

DE LA

PHONÉTIQUE FRANÇAISE

PAR

Joseph COUDRE

Licencié ès-lettres

Le français dérive du latin, cela est hors de doute. La plupart des mots de notre langue portent la marque de cette origine. Comment donc se fait-il que notre prononciation diffère tant de celle des anciens Romains ? D'où vient que nous possédons des sons absolument étrangers à leur phonétique ? Ne nous auraient-ils donc légué que le fonds inerte de leur vocabulaire, abandonnant aux *barbares* l'honneur de nous transmettre la prononciation, c'est-à-dire la physionomie et la vie du langage ! Ou plutôt, les dissemblances ne sont-elles qu'à la surface, et suffit-il de percer une mince couche d'alluvion germanique pour retrouver le sol latin ?

A l'époque et dans la contrée où se forma le français, deux peuples seulement et deux langues restaient en présence : les Gallo-Romains, parlant latin, et les Francs, qui, pour latiniser officiellement, n'avaient pas renoncé à

leur idiome, la *frenkisga zungûn*. Quant au celtique, depuis longtemps il était abandonné, et le vieux parler indigène ne survivait plus que défiguré dans certains noms de lieux et quelques vocables rustiques. C'est que la langue latine ne souffrait pas de rivale à son côté. Elle réussit encore à s'imposer aux Germains, plus, il est vrai, par le prestige de son passé que par sa force présente. En effet (pour nous renfermer dans notre sujet), son brillant vocalisme peu à peu s'était flétri, elle avait perdu presque toutes ses diphthongues, ses voyelles longues s'étaient abrégées, ses brèves devenaient muettes, et ses consonnes elles-mêmes, ébranlées dans leur base plus fixe, s'assimilaient et se détruisaient dans le heurt. En un mot, la langue latine était arrivée à cet état que Funccius appelle sa vieillesse décrépite. C'est alors que, à côté de ce tronc caduc, une jeune pousse s'éleva, qui devait un jour couvrir de ses rameaux le monde entier. Mais rien encore ne permettait une telle espérance. Dans le sol appauvri par une longue usure, le rejeton tardif ne pouvait puiser une nourriture suffisante, et sans doute il aurait péri atrophie, si, par une heureuse rencontre, il n'eût trouvé près de lui un supplément de sève et n'eût été fécondé par le contact germanique. Mais, qu'on le remarque bien, le contact dont nous parlons n'est pas celui de la greffe. Celle-ci, en effet, ne parvient pas à faire un tout homogène des deux arbres qu'elle superpose. Or, les langues, étant de véritables organismes, ont leur unité substantielle et ne se font point par des annexions violentes. Des éléments étrangers qui les pénètrent, elles rejettent les uns comme

disparates, elles s'assimilent les autres et les développent suivant leurs besoins et leurs dispositions natives.

Cette loi de la réaction subjective va nous aider à déterminer la part d'influence qui revient aux Germains dans la formation de notre phonétique. Quoiqu'il s'éloignât de plus en plus du gothique pour se rapprocher du haut allemand (althochdeutsch), avec lequel il se confondit au VIII^e siècle, le dialecte francique avait encore bon nombre de ces intonations qui rappelaient à Fortunatus le cri strident de l'oie. Nous donnons cette comparaison pour ce qu'elle vaut : à savoir comme une preuve que les hommes du midi ne comprenaient rien à l'harmonie puissante, mais rude, des langues germaniques. Le haut allemand en particulier, avec ses 18 diphthongues et l'appareil imposant de ses consonnes, se caractérisait par une largeur de sons extrême et des articulations voisines de la dureté. Le contraste avec le latin était frappant ; il éclata lorsque les Germains, à leur tour, s'essayèrent dans cette langue. En effet, on ne peut douter qu'ils n'aient apporté dans ce parler nouveau leur prononciation originelle. Tout le prouve : *a priori*, la nature même de leur organe vocal ; *a posteriori*, la confusion orthographique qui s'introduisit dans les chartes. Un exemple nous fera mieux apprécier le caractère et le résultat de cette collision. L'aspiration, qui n'a jamais été fort développée en latin, avait cessé de se faire entendre vers la fin du IV^e siècle. Dans les inscriptions et les manuscrits du temps, il n'est pas rare de trouver des mots comme *eres*, *onoratus*, *aec*, *omicida*. Avec les Francs, l'aspiration reparut, et, comme il arrive d'ordinaire, on l'exagéra. On

écrivit *hactus*, *hauctoritas*, *hii*, *husus*. Sous l'influence des mots germaniques correspondants, on prononça *kaltus*, *havena* (cf: haveron), *haeger* (cf: heingre), *heros*, *hupupa* (huppe), *hululare*, etc., peut-être même *hupula* (au lieu de *lupula*, houblon). Ce n'était pas d'ailleurs la première invasion violente de l'H dans la langue latine. Catulle a fait une charmante épigramme contre un des fanatiques de cette mode, apportée de son temps par les Grecs :

Chommoda dicebat si quando commoda vellet

Dicere, et *hinsidias* Arrius insidias...

Seulement, aux VIII^e et IX^e siècles, tout le monde dans la Gaule septentrionale s'appelait Arrius. Mais de ce que l'aspiration, dans la plupart des mots que nous venons de citer, s'est conservée jusqu'à nous, et, en général, du fait même que nous avons une aspiration et des sons inconnus au latin, est-on en droit de conclure que notre phonétique a pris naissance et s'est développée dans le gosier allemand? Assurément non.

La prononciation, l'élément le plus mobile d'une langue, est sujette aux variations de la mode. On sait avec quelle ardeur Henri Estienne s'est élevé contre « les contrefaiseurs de petite bouche qui affectent ceste prononciation (l'italienne), s'accommodans en cela à quelques mignardes, et non à la raison. » Au contraire, à l'époque qui nous occupe, « *on prenoit plaisir de faire la grand bouche* ». C'est qu'une impulsion puissante, partie du grand cœur de Charlemagne, venait de faire circuler par

tout l'Empire des flots de sang allemand. En même temps, le sceptre de la littérature latine passait aux mains d'hommes pour la plupart de race germanique, si bien que, dans son école palatine, l'auguste grammairien, entendait Alcuin et les autres régents établir en de doctes discours les règles du beau langage, aurait pu dire sans trop d'orgueil :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis !

Heureux de voir sa langue acceptée par les vainqueurs, le peuple se prêta sans répugnance à l'élargissement que ceux-ci firent subir au latin. Bientôt même, soit flatterie, soit faiblesse, il imita ses imitateurs, comme font les Hindous d'aujourd'hui, qui, dans leurs relations avec leurs maîtres et spécialement devant les tribunaux, prononcent l'hindoustani à la façon des Anglais. Φιλεῖ γάρ πως αἰεὶ τὸ ὑπήκοον ζῆλον τῆς τοῦ ἀρχοντος γνώμης βιοῦν, (*Hérodien.*)

Ainsi, de même qu'il adopta, en le modifiant un peu, le *vestitus francicus*, le Gallo-Romain prit des conquérants germanains leur manière de prononcer. Il y eut alors comme un *engouement* général. Des lettres qui avaient été injustement abandonnées (le B et l'H) obtinrent réparation, les DIPHTHONGUES furent remises en honneur : c'était un retour vers l'antiquité classique. Il s'en fallait pourtant que tout dans la prononciation nouvelle se rapportât aussi bien au type latin. « Hujus enim linguæ « barbaries », disait au IX^e siècle l'Allemand Otfrid en parlant de la langue qu'il a illustrée, « in multis dictis

« scriptu est propter *litterarum aut congeriem aut incogni-
tam sonoritatem difficilis*. » Plus d'un son demeura rebelle
à tous les efforts d'un gosier inhabile à l'articuler. Une
imitation fautive donna naissance au son chuintant (CH,
G, J). Mais ce qui amena les changements les plus consi-
dérables dans la phonétique, ce fut la largeur excessive,
la confusion malsaine, qui s'introduisit dans la pronon-
ciation des voyelles. Le moine d'Angoulême, à l'occa-
sion de la réforme des antiphonaires sous Charlemagne,
a justement remarqué que les Francs ne réussissaient
pas à rendre « voces tinnulas (les voyelles claires), na-
turali voce barbarica, frangentes in gutture voces potius
quam exprimentes » (D. Bouquet, t. V, p. 185). Or, à
mesure que notre langue, se dégageant des liens d'une
imitation servile, développait ses qualités natives, la
souplesse et la netteté, elle arriva, par une transforma-
tion organique, à remplacer ces sons vagues et trainants
par l'U, l'EU et les NASALES.

S'il paraît peu croyable qu'une mode, cause toute
contingente, ait exercé sur le langage une action aussi
décisive, que l'on réfléchisse à ce que serait devenu ce
langage, réduit aux quelques sons grêles qui consti-
tuaient l'apport de la latinité vulgaire : à peine un pa-
tois, un jargon chétif, impuissant, indigne d'une grande
nation. D'ailleurs, selon nous, cette mode n'a pas été la
cause efficiente, mais bien l'*occasion* des changements que
nous avons signalés. Les causes directes ont été l'apti-
tude vocale du peuple et subsidiairement le climat et le
symphonisme. Grâce à cette triple action, la phonéti-
que nouvelle a pris de la consistance et a pu se déve-

lopper suivant le jeu régulier de ses affinités harmoniques. Chose curieuse et digne d'être remarquée, l'allemand, entrant vers ce même temps dans sa seconde phase, le *mittelhochdeutsch*, suivit une marche parallèle ; il connut alors seulement les sons *ü, ö, sch*, soit qu'il les ait empruntés tout élaborés au français, soit plutôt que, dans ce mécanisme des langues où tout s'enchaîne, un changement en amène un autre, et que ces modifications aient été déterminées dans les deux idiomes par des causes semblables.
